

Bibliothèque Alsatique et Généalogique

André GANTER 68790 Morschwiller le Bas

Num. entrée :                      date :

B I O G R A P H I E S

\*\*\*\*\*

3047

# JEAN COLON

le fermier poète du Vintergé

par

ARMAND MEININGER

---

André GANTER  
3bis. rue de Mulhouse  
68790 MOR-SCHWILLER-le-BAS  
☎ (89) 42 68 34





**Le Vintergé**

Croquis A. SCHILLING



# JEAN COLON<sup>1)</sup>

le fermier poète du Vintergé

par ARMAND MEININGER

---

Lorsque, venant de Kruth, après avoir pris, au début, l'itinéraire du Grand Ventron, et après l'avoir quitté à la bifurcation de la grande route, à l'endroit marqué par la signalisation du Club Vosgien, le touriste se sera dirigé vers la trouée du Vintergé, formée par les massifs imposants du Felsach et du Grand Ventron, il s'engagera, à un moment donné, sur un sentier agréable. Toujours sous bois, décrivant de nombreux lacets, ce sentier pittoresque le conduira finalement à l'ancienne frontière qui séparait naguère l'Alsace de la Patrie française; il verra alors, non sans surprise, s'offrant à son regard émerveillé, le coquet pâturage du Vintergé.

Parmi les sites intéressants, dont regorgent les Vosges sur toute leur étendue, le Vintergé mérite une attention particulière. Dominé au sud-est par le Haut de Felsach et au nord par le Grand Ventron, c'est un pâturage à l'aspect riant, entouré de tous les côtés de hautes futaies. Des petits ruisseaux le sillonnent en tous sens et en font, pendant la bonne saison, un vrai tapis de fleurs et de verdure. Sur le côté nord-ouest, à proximité de la forêt, on aperçoit la ferme. Construite dans le style de toutes les fermes du versant vosgien, elle est, à l'extérieur, revêtue de tôle galvanisée qui la protège contre les intempéries, précaution bien utile à pareille altitude. L'intérieur de la ferme est sombre et n'engage pas au séjour prolongé; chambre d'habitation et cuisine sont réunies, en général les pièces sont basses et mal aérées. Mais, devant l'entrée de cette modeste demeure, il y a une place dégagée et, l'un à côté de l'autre, deux bancs rustiques où il fait bon de se tenir par le beau temps; on peut alors sortir des tables, s'y installer pour la popote et rester de longues heures à s'enivrer de grand air et de soleil.

Que de bons souvenirs n'avons-nous laissés là-haut dans ce coin perdu, peu fréquenté des touristes alsaciens qui, la plupart, se contentent de passer

---

<sup>1)</sup> Jean Emile Perrin, dit Jean Colon, est né à La Bresse, le 1<sup>er</sup> août 1869. Il était marié à une femme de santé précaire, qui n'a pas habité avec lui à Ventron, et qui est morte l'année dernière à La Bresse.



à proximité, en allant au Grand Ventron, ou n'y font qu'une courte halte. Sur eux, la poésie du lieu n'a pas eu le temps d'agir et ils ignorent le charme un peu mystérieux qu'il sait répandre. Ils ne connaissent pas mieux son hôte, le franc et joyeux marcaire JEAN COLON, dont il nous tarde de vous entretenir.

Agé de soixante ans et encore bien robuste, pas très grand, le visage encadré d'une barbe en collier grisonnante et marqué des rides profondes que creusent les intempéries, mais le teint frais et coloré ; le regard clair et vif, exprimant la douceur et révélant une âme sensible, empreinte de philosophie. Voici, en quelques traits, le portrait de ce fermier poète tel qu'il apparaît au visiteur, quand il vient frapper à sa porte pour lui demander l'hospitalité.

Eh, oui ! cet homme extraordinaire est poète dans ses heures de loisirs. Curieuse existence encore que la sienne. Les déboirs de la vie, et surtout un fort engouement pour les beautés de la nature, l'ont poussé, voici bon nombre de lustres (2), à venir mener, au Vintergé, une existence solitaire et romanesque. Ici, loin des vicissitudes du monde civilisé, il allait désormais s'adonner à une vie libre, en étroite communauté avec la nature sauvage, dont les secrets intimes furent bientôt révélés à son esprit observateur et firent de l'humble philosophe un poète. Il se souvint alors, fort à propos, de l'instruction que lui avait donnée dans sa jeunesse l'instituteur Nurdin, parfois à la force du poignet (3). Il passa dès lors ses loisirs à exprimer en vers originaux le fruit des méditations, auxquelles il s'adonnait volontiers pendant l'accomplissement des durs travaux de ferme.

Il est évident que les œuvres de notre fermier poète du Vintergé ont peu de chances d'être couronnées un jour par l'Académie Française. Les règles élémentaires de la prosodie ne lui ont certes pas causé de gros soucis, peut-être que Maître Nurdin ne lui en avait jamais parlé. Mais tous ceux qui ont entendu cet homme intrépide chanter ses romances dans le cadre verdoyant du Vintergé, se dressant fièrement devant sa ferme, tout joyeux, face aux sommets du Chat Sauvage et du Felsach, diront qu'ils étaient émus, bien que ses mélodies fussent plutôt monotones et peu variées. On sent si bien à quel point cet ami des solitudes est épris d'elles et comme il désire partager sa passion avec ceux auxquels s'adressent ses mélopées. Sollicité de donner un ou plusieurs morceaux de son répertoire, il s'y prête de bonne grâce, surtout quand, après le déjeuner, on l'invite à trinquer avec un verre de vin bouché pour fêter la beauté du site.

Un jour qu'il se trouvait d'humeur particulièrement agréable, il voulut bien nous confier la copie d'un recueil contenant un certain nombre de ses poèmes, dont nous retiendrons principalement les suivants : CHANSON DES VINTERGÉS, en trois parties (34 strophes en tout) ; CHANSON DE MA JEUNESSE (12 strophes) et MON TOUR DE FRANCE (16 strophes).

---

2) en 1911.

3) lire son poème. Chanson de ma Jeunesse.



Dans « *Chansons des Vintergés* », première partie, Jean Colon nous explique, sans les préciser, que des raisons spéciales l'ont poussé à s'établir « colon » au Vintergés; il décrit son installation et nous donne un



Photo Edouard RIEHL

Jean Colon, devant sa ferme

aperçu assez détaillé de la manière dont il a organisé son labour quotidien, parlant de tout avec beaucoup de bonne humeur et de saine philosophie.



On retrouve cet état d'esprit à presque chaque mot. Faisant allusion aux mauvais jours, lorsque la pluie, voire l'orage ou la tempête, l'empêche de quitter sa ferme, il n'a pas l'air de s'en décourager autrement quand il dit :

Sans que je ne l'invite  
J'ai souvent de la visite  
Quand le vent me raconte ses babioles  
Je bois un coup dans ma fiole  
Et en attendant le beau temps  
Je reste dedans.

Un peu plus loin il fait une réflexion amusante :

Voyant rarement des journaux  
Je questionne les cheminaux  
Les savants et les ignorants  
Arrivent ensemble au nouvel an.

Puis il devient poétique :

Fermier de la montagne  
Ami de la liberté  
Du brillant soleil des campagnes  
Et du firmament étoilé  
Aime ton pays  
Chéris ton petit logis !

Suivent quelques remarques bienveillantes à l'adresse des touristes alsaciens qu'il invite «à être bien distraits avec ce marcaire français».

La deuxième partie du poème nous apprend, dès le début, que Jean Colon a composé des vers intitulés «En mémoire de ma vie» et que de les chanter au Vintergé lui fait paraître ces lieux moins isolés et donne du charme à son bien. La ferme du Vintergé avec ses terres a une superficie de dix-sept hectares. Les cultures sont souvent ravagées par les sangliers qu'il faut «régaler gratuitement». Après une description élogieuse des environs immédiats de la chaume, il rentre dans les détails de son labeur quotidien ; il nous dit qu'il aime les animaux, caresse ses petits veaux et «chérit» son chien, le fidèle compagnon qui est à ses côtés quand, avec un baluchon, il descend à Ventron pour les besoins du ravitaillement. Pour Jean Colon le travail n'a rien d'effrayant, écoutez plutôt :

A la saison des foins  
Je me lève de grand matin  
Comme les petits oiseaux  
Je me montre gai et dispos  
Je chante sur la montagne  
Les plaisirs, travaux et desseins  
De la vie de campagne.



Les habitants du versant alsacien lui donnent un coup de main pour l'aider à rentrer son foin, alors que leurs „dames et demoiselles“ remplissent hottes et corbeilles de brimbelles pour les emporter chez elles, le soir venu.

Son domestique, un nain, s'occupe de la maison et du jardin (sic) pendant que lui prend soin du bétail, fait le fromage et cultive les champs. Parfois il fait son pain lui-même. Où son caractère heureux ressort d'une manière particulière c'est quand il dit :

Comme de l'église nous sommes éloignés  
Nous n'y allons pas souvent prier  
Nous faisons la prière chez nous  
Elle se fait un peu partout  
L'on est chrétien à gros grains  
Et l'on s'en va son chemin.

Et, pour terminer cette seconde partie, une description complète des différents points de vue que l'on aperçoit des hauteurs du Chat Sauvage et du Felsach.

La troisième partie est le récit d'une visite qu'il reçoit de temps en temps, des amis, dames et messieurs, qui viennent passer leur dimanche au Vintergé et s'y amusent de leur mieux, au grand bonheur de l'ami Colon. A la dernière strophe, en galant homme, il adresse des paroles d'adieu aux dames :

Adieu belles, belles bergeronnettes  
De nos montagnes  
Vous faites la joie de notre maison  
On dirait château d'Espagne  
Vous n'avez pas peur du froid  
Vous connaissez nos climats  
Vous vous promenez sur nos monts  
Malgré la mauvaise saison.

---

« *La Chanson de ma Jeunesse* » nous raconte les péripéties de la jeunesse pas très heureuse de Jean Colon. A six ans il est mordu par un chien enragé. Le médecin habite trop loin et il doit la vie à l'intervention énergique d'une sage-femme qui cautérise sa blessure. Néanmoins, il est resté longtemps malade des suites de cette morsure. A l'école, il s'instruit assez bien ; de 9 à 12 ans, il garde le bétail de ses parents. A dix-sept ans, on lui fait apprendre le métier de tisserand, mais, souvent accidenté, il ne parvient pas à gagner beaucoup. A vingt ans, il est réformé du service militaire. Cela n'empêche pas notre ami de courtiser une robuste paysanne avec laquelle il fait des projets d'aller habiter la « vieille » montagne. Mais elle ne partage pas son goût pour les solitudes et c'est seul qu'il s'y rendra plus tard.

Les années ont passé paisiblement, les unes après les autres. Jean Colon est heureux, en bon philosophe qu'il est, de mener la vie rude du



montagnard, là-haut au Vintergé. Les touristes que leur itinéraire conduit jusque dans ces lieux sont surpris d'y trouver cet excellent homme, toujours gai, toujours de bon accueil. Il leur chante alors déjà des romances composées par lui, lorsque soudain, en août 1914, la guerre éclate. La France a besoin de tous ses hommes pour défendre ses provinces envahies par l'ennemi. Elle trouve un emploi pour chacun d'eux et c'est ainsi que Jean Colon est appelé sous les drapeaux, pour une durée de deux ans environ, dans la dernière partie de la guerre. Il doit dire au revoir à sa chaume, à ses cultures, à son bétail — en un mot à son cher Vintergé — pour échanger la charrue contre le fusil Lebel. Il laisse la garde de ses biens à son domestique nain, Joseph Colin, qui est mort en 1925 des suites d'une chute qu'il fit dans la grange de la ferme.

Dans « *Mon tour de France* », Colon nous fait voyager avec lui à Saint-Just-en-Chaussée, où il est envoyé en cantonnement. Logé avec sa troupe dans un ancien couvent, il y vivra tranquille jusqu'au soir du 9 novembre 1917. A 7 1/2 heures une bombe allemande vint s'y abattre en tuant huit soldats et faisant de nombreux blessés. Peu après, on le dirige sur Moyenneville pour y garder, dans un grand camp, des prisonniers allemands. Mais huit jours plus tard, c'est de nouveau le départ. Colon et sa troupe escortent un convoi de prisonniers jusqu'à Villers-Cotteret. Il trouve ce lieu fort plaisant et en fait une longue description qui commence :

En arrivant dans ce village là  
On voit la statue d'Alexandre Dumas  
Un célèbre écrivain  
Sa plume à la main  
Une inscription après sa maison  
Et une rue qui porte son nom.

o  
o o

Il eût été trop long de citer davantage de ces vers originaux dont Jean Colon a le secret. Riches en réflexions philosophiques, justes au sens de l'observation, exprimant par la gaieté son amour inné de la montagne, voilà ce que sont ces poèmes modestes. De conception simple et sans aucune prétention littéraire, c'est un fils de la nature qui les a écrits pour laisser une trace de sa vie solitaire, mais pourtant si heureuse.

Touristes et Amis, allez au Vintergé rendre visite à Jean Colon, vous serez toujours bien accueillis.